



## Rencontre avec Jacques Brault, écrivain et éducateur

propos recueillis par Louis Gadbois

**L.G.** Jacques Brault, vous pratiquez avec passion l'art d'écrire et vous faites carrière comme professeur en Lettres françaises. Est-ce à dire que, d'après vous, l'art d'écrire peut s'apprendre à l'école ?

**Jacques Brault.** Je commencerai par une distinction. L'école — que ce soit l'université, le cégep ou même la maternelle — non seulement peut enseigner à écrire, et à le faire correctement, mais c'est même sa principale responsabilité. Cela, elle le fait, plus ou moins bien, sans doute, mais elle le fait. On peut aller assez loin dans tout ce qui est de l'ordre de la correction grammaticale, de la syntaxe, ou de l'ordre de la technique, du métier : comment procéder pour faire une interrogative, comment donner du rythme, etc. Tout cela se pratique depuis longtemps, et on peut l'améliorer. En ce sens-là, j'estime que c'est l'une des premières, sinon la première responsabilité de l'école en ce qui concerne la langue mater-

---

Né à Montréal en 1933, Jacques Brault a étudié, enseigné et publié des deux côtés de l'Atlantique. Professeur de carrière à l'Université de Montréal — actuellement, au département d'Études françaises — il fait partie des écrivains contemporains dont on parle. C'est surtout comme poète qu'on le connaît, mais il a touché le théâtre, le récit, l'essai et la critique. Parmi ses œuvres, citons : *Mémoires* (poèmes : Déom, 1965 ; Grasset, 1968), *Chemin faisant* (essais : La Presse, 1970), *La poésie ce matin* (poèmes : Grasset, 1971), *Poèmes des quatre côtés* (Noroît, 1975), *Moments fragiles* (poèmes : Noroît, 1984), *Agonie* (récit : Boréal express, 1985). On lui a décerné, entre autres, les prix suivants : *France-Canada* (1968), *Prix du Gouverneur général* (1971 et 1985), *Duvernay* (1978), *Prix du Québec* (Athanasie-David, 1986). Jacques Brault a accepté de répondre aux questions de Louis Gadbois.

---

nelle. Je ne dirais pas que la langue et la pensée se recouvrent et surtout se confondent, mais il me paraît essentiel qu'on puisse au moins exprimer sa pensée et donc la relancer, par le fait même. Maintenant, pour le reste, ce que l'on pourrait appeler l'esthétique de la langue, ou même la poétique de la langue, la littérature proprement dite, la création littéraire — ou, sans aller jusque-là, pour tout ce qui suppose que l'expression orale et surtout écrite soit plus et mieux que correcte — on entre dans une contrée pleine d'inconnues, pleine aussi de pièges. Cela, à strictement parler, on ne peut pas prétendre l'inculquer tout en respectant les étudiants. Car on ne peut pas apprendre à autrui à faire du beau, à faire poétique, enfin, que sais-je ? à moins d'entrer dans un ordre idéologique : c'est-à-dire, à moins d'enseigner, en quelque sorte, ce qu'est la beauté telle que le professeur l'entend, et que ceci est du bon rêve ou une bonne façon de faire rêver, etc. On

devient normatif, et par rapport à des objets que je trouve fortement idéologisés. Alors, non ! De ce point de vue-là, j'ai toujours estimé que l'art, comme inspiration ou comme vision du monde, ne peut pas s'enseigner. Je ne dis pas qu'un tel enseignement n'existe pas, hélas !

**L.G. Mais alors, quelle est la tâche du professeur ?**

**Jacques Brault.** Ce qu'on peut faire — je ne dirais pas avec toutes les précautions, mais avec toute la liberté intérieure et extérieure possible du côté du professeur comme des étudiants — c'est donner des illustrations de choses qui nous semblent belles ou qui ont été reconnues par différentes générations comme étant belles, comme prêtant à la rêverie, comme étant non seulement inspirées, mais inspirantes. Cet enseignement consiste non pas à démontrer, mais à montrer ce qui s'est fait et comment on l'a reçu. Le professeur peut lui-même s'engager, mais il me semble qu'il doit toujours signaler de différentes manières, sans devenir lassant, qu'il exprime son opinion personnelle en tant qu'être humain parmi d'autres. Mais là, il me semble qu'on entre dans autre chose que l'enseignement structuré et organisé par l'école — au sens large du mot « école » : c'est plutôt l'enseignement du maître au temps où ce mot signifiait de bonnes et belles choses. Du maître, c'est-à-dire de celui qui a fait un cheminement en avant des autres, ses élèves. Ce n'est même pas une supériorité, c'est simplement une responsabilité ! Et le maître, forcément, peut se tromper. Alors, enseignant la littérature, je tiens à m'appuyer sur une tradition : je me dis que celle-ci représente un certain effort, à travers suffisamment de temps et chez suffisamment de gens différents — c'est en ce sens-là qu'on parle de générations — pour offrir, au total

ou globalement, un jugement de valeur qui me semble a priori préférable au mien.

**L.G. Si je comprends bien, il ne faut pas s'attendre à ce que, même à l'université, on puisse prendre des cours pour apprendre à écrire de façon plus qu'ordinaire. Et lorsqu'on s'inscrit à l'université, on devrait comprendre tout ce qui s'écrit en langue française normale et courante. Si donc on va à l'université en Études françaises, est-ce que ce serait pour apprendre, par exemple, à mieux jouir de la vie au point de vue esthétique ? Ou, plus simplement, pour apprendre à apprécier davantage les œuvres d'art littéraire ?**

**Jacques Brault.** Ce que la question met aussi en cause, quoique indirectement, c'est toute la signification de la littérature. Alors, là, c'est une très grosse question ! Mais enfin, je commence par le début. C'est vrai que si on va à l'université, par exemple, dans un département d'études littéraires ou d'études françaises, c'est quand même pour apprendre des choses ! Car savoir sa langue, être capable de la recevoir et de la transmettre correctement, ce n'est pas suffisant pour le commerce avec les œuvres littéraires. Il y a aussi les modifications que l'histoire — l'histoire culturelle surtout — ne manque pas d'apporter aux textes, au moins indirectement. Par exemple, je ne crois pas qu'aujourd'hui un usager du français, un bon usager, puisse avoir accès directement, avec aisance, au texte même de Montaigne. Je crois qu'il a besoin au moins d'une initiation ou d'une introduction, dont on espère qu'elle ne fera pas écran et surtout qu'elle ne le dégoûtera pas de lire Montaigne ! Mais ça, c'est autre chose... Alors, il ne s'agit pas de lui enseigner à bien lire Montaigne comme s'il y avait un bien-lire immuable et qui tiendrait à quelque autorité, mais simplement de lui donner accès au

texte. Cela, je pense, peut comporter un certain type d'enseignement, qui non seulement a son prix, mais sa nécessité. Je crois. On pourrait dire la même chose pour Voltaire, qui, pourtant, a l'air plus près de nous et plus facile. D'ailleurs, il existe des différences notables entre des écrivains — même contemporains et même de la même région — par rapport à l'usage qu'ils vont faire de la langue comme écrivains. Autrement dit, il y en a qui sont beaucoup plus portés à l'utiliser à peu près comme ils la trouvent, mais, évidemment, avec des transpositions stylistiques, sans quoi ils ne feraient pas de littérature ! D'autres sont portés à modifier la langue et même à la violenter. Et d'autres sont carrément intéressés à la rendre un peu folle, à la mettre la tête en bas. Or, ça donne toutes sortes de résultats, bien sûr ! J'ai parlé de Montaigne tout à l'heure : prenons un de ses quasi-contemporains, Rabelais. Voilà deux écrivains, disons, du même siècle, qui ne sont pas tellement loin l'un de l'autre, d'ailleurs : l'un est de Chinon, et l'autre est de Bordeaux. Ils ont eu, en gros, à peu près la même éducation ; on pourrait continuer longtemps comme ça. Mais on s'aperçoit, si on met les textes de Montaigne et de Rabelais côte à côte, que leur projet, bien sûr, était différent : les buts consciemment visés étaient différents. Mais cela entre dans la stratégie de composition et de création de l'œuvre littéraire. Tout ceci pour dire que, si Montaigne est déjà un peu difficile d'accès pour un lecteur moyen du <sup>xx</sup>e siècle, Rabelais l'est encore davantage que lui, il a joué avec les mots, il les a mis dans tous les sens et, c'est le cas de le dire, il les a mis souvent cul par-dessus tête ! Je pourrais donner beaucoup d'exemples. J'aime bien travailler avec des exemples, parce qu'en littérature, ce qui est la norme, ce sont les œuvres : c'est pour ça qu'on n'a pas

de grands principes sur ce plan-là... Parmi les écrivains contemporains, je pense à Samuel Beckett, qui est Irlandais d'origine, qui écrit beaucoup en anglais, mais de qui on peut dire, à cause de sa pratique, qu'il est aussi un écrivain francophone, et comment ! Or, il n'a pas un vocabulaire extrêmement étendu ; sa syntaxe est assez simple, on pourrait même dire, parfois, simpliste ; mais sa façon de travailler la langue française quand il fait une œuvre — je ne l'ai jamais entendu parler, je n'ai jamais lu une lettre de lui : je ne peux pas faire de comparaisons — sa façon d'écrire en français est assez particulière. Et cela ne tient pas du tout à des anglicismes, mais à sa vision du monde, à ses idées, disons, en gros, à sa philosophie, qu'il essaie d'exprimer dans ses œuvres. Il n'est donc pas évident qu'un lecteur moyen, et de bonne volonté, aura un accès immédiat à Samuel Beckett. Et pourtant ce n'est pas impossible, non plus. Donc, c'est une œuvre qui, je dirais, n'a pas besoin d'une initiation directe à elle-même, mais demande que son lecteur se soit un peu instruit — on disait autrefois : cultivé — dans le domaine littéraire. Parce que Beckett n'apparaît pas comme un champion, non plus...

**L.G. Voulez-vous dire, en somme, qu'en Études françaises comme en physique, par exemple, l'enseignement a pour but de permettre à l'élève de ne pas tout découvrir par lui-même ?**

**Jacques Brault.** Ultimement, on souhaiterait que les élèves redécouvrent tout par eux-mêmes, mais la vie est trop courte ! Alors, il y a quand même des raccourcis qu'on peut leur montrer. Surtout, on peut les pourvoir, s'ils le veulent bien, de moyens qui vont leur permettre eux-mêmes de prendre des raccourcis ; on peut leur fournir, je dirais, tous les bagages, les denrées, les outils...

**L.G. J'essaie de découvrir une grande finalité sociale ou morale qu'on pourrait donner à ce genre d'enseignement : par exemple, de rendre les élèves plus heureux, ou de former des citoyens qui contribueront à garder à la langue sa qualité ou à lui imprimer une évolution acceptable...**

**Jacques Brault.** La grande finalité qui englobe les autres, toutes les finalités techniques ou de métier dont on pouvait parler, c'est d'essayer de rendre un peu plus et un peu mieux humain. Mais ce n'est pas simplement moral, c'est intellectuel : affiner la pensée, l'articuler... On fait beaucoup d'analyse de textes : donc, on développe la pensée analytique, mais aussi la pensée synthétique. On ne devrait jamais les séparer. Et si la littérature y par-

---

### **Le métier d'écrivain — rien de plus simple — ça s'apprend dans les œuvres des maîtres !**

---

vient si bien, c'est parce qu'elle comporte des problèmes directement liés à la pensée conceptuelle ; même la poésie la plus déchantée ou la plus livrée à ses images en a toujours une part. J'allais dire que ce qui me tient le plus à cœur, c'est de développer des modèles de pensée que j'appelle... non pas tellement intégrale, mais qui intègre, « intégrative », peut-être : je ne sais pas si le mot existe... J'en ai contre la pensée parcellaire, spécialisée, parfois extrêmement efficace par rapport à l'objet sur lequel elle s'exerce, tout en étant désastreuse par rapport à l'objet situé juste à côté : une pensée qu'on voit de plus en plus à l'œuvre en politique, dans les grandes discussions, dans la gestion de entreprises, etc. Je ne dis pas qu'un littéraire devient forcément un bon

administrateur ou gestionnaire, ni, au contraire, que des études de Lettres devraient conduire à une carrière du même ordre ! Car finalement, en dehors de l'exercice d'un métier lié de près ou de loin — comme, par exemple, la traduction — à une certaine compétence qu'on peut qualifier de littéraire, cet enseignement-là correspond à ce que l'on appelait autrefois les *humanités*. Les Américains ne rangent-ils pas cela parmi les *liberal arts* ? Pour ma part, ce qui m'intéresse beaucoup, c'est cet exercice de la pensée, et d'une pensée qui n'est pas uniquement abstraite. Il y a différentes façons de morceler la pensée ! Ce n'est pas parce qu'on vise l'abstraction qu'on doit rejeter ce que j'appelle la pensée sensible et même la pensée rêveuse et un peu errante, et aussi l'intuition : celle-ci n'est pas le produit d'une déduction ni d'une induction, mais elle est souvent préparée par une observation extrêmement minutieuse sans qu'on s'en rende compte. Et puis, il y a aussi qu'en littérature on trouve tout : on trouve la mort, on trouve les microbes, on trouve la nature, on trouve la ville, on trouve la nuit, on trouve le jour, tout. Tout pêle-mêle, aussi. Tout à l'envers, parfois. On trouve les contradictions, tout ce qui fait l'humanité...

**L.G. Un des stéréotypes des penseurs en éducation, actuellement, c'est de dire qu'une des grandes missions de l'école, surtout lorsqu'on arrive au collégial ou à l'université — consiste à « donner des synthèses » aux élèves, à faire un enseignement « intégrateur », à défaire, d'une certaine façon, la spécialisation excessive, qui se fait surtout à l'université et qui consiste à étudier d'une façon forcenée des secteurs de savoir extrêmement étroits. Si je comprends bien, vous estimez que l'étude de la littérature aurait une fonction intégratrice particulièrement efficace ?**

**Jacques Brault.** Oui, je crois. Moi, je n'ai pas de grands principes comme ceux-là, ni de philosophie, ni aucun diplôme en pédagogie. C'est vrai. Mais je ne proposerais pas, pour ma part, ce qu'on appelle de grandes synthèses. Je pense que chaque être humain doit faire sa propre synthèse, qui, d'ailleurs, n'est jamais terminée, être à l'écoute des autres, et ainsi de suite. En somme, pour moi, la mission de l'école — je le répète ici avec complaisance — se ramène à ce que je dis à mes étudiants : « Je serai parfaitement heureux comme professeur le jour où je m'apercevrai que vous n'avez plus besoin de moi. » C'est simple...

**L.G.** Vous préconisez donc, pour la généralité des élèves, un enseignement de la littérature relativement poussé, comme formation de l'esprit. Mais si vous rencontriez, disons, un étudiant du collégial qui avait pour ambition de devenir écrivain, lui diriez-vous : « Il n'y a vraiment pas de raison d'aller étudier les Lettres à l'université » ?

**Jacques Brault.** Non, ce n'est pas nécessaire du tout, mais parfois utile, selon le cas de chacun, et parfois même nuisible ! Donc, c'est très variable. Parce que le métier d'écrivain — rien de plus simple — ça s'apprend dans les œuvres des maîtres ! Puis il faudra passer à la pratique. En général — et c'est même une bonne chose — quand on est jeune, on tend à imiter. On peut en rester là et n'être qu'un épigone, peut-être extrêmement habile, mais sans originalité. Vient cependant un moment où certains vont tenter de réaliser ce dont ils n'ont jamais vu aucun modèle. Et il y a une dernière étape où on ne fait plus *comme*, même pas *comme soi-même*, et où on perd pied, où le métier, si on peut dire, est *comme abandonné*. Il y a peu de gens qui se rendent jusque-là !...

**L.G.** En vous écoutant, on a hâte de vous entendre retracer les étapes de votre propre développement littéraire. L'école, pour commencer, vous a-t-elle beaucoup appris ?

**Jacques Brault.** Je l'ai déjà écrit, j'ai beaucoup de reconnaissance pour l'école. Je venais d'un milieu pauvre, mes parents n'étaient pas très instruits, et nous n'avions à la maison que l'almanach Beauchemin. Aller à l'école a été pour moi une fête. Je lisais ma grammaire — en particulier, les exemples — comme d'autres lisent Tintin ou les aventures de Bob Morane. L'école m'a donc servi de famille intellectuelle. Et j'ai eu parmi mes professeurs, dès le primaire, des maîtres. J'en ai rencontré trois qui m'ont

---

**« Ce qui me tient le plus à cœur, c'est de développer des modèles de pensée intégrative ».**

---

fortement marqué, qui, justement, sans faire exprès — c'est peut-être la meilleure façon d'enseigner — m'ont révélé ce que c'était que la littérature, et comme ça pouvait être emballant !

**L.G.** Vous me dites un mot de chacun ?

**Jacques Brault.** Oui, rapidement. L'un, le Frère Albéric, appartenait à la congrégation des Frères de Saint-Gabriel. En huitième année, en plus de son enseignement normal, il nous lisait des œuvres ; par exemple, du Saint-Exupéry. Il le lisait très bellement, puis il nous invitait à échanger nos impressions. Autrement dit, une fois par semaine, il faisait classe libre, ce qui, je pense, à l'époque, était une innovation assez audacieuse. En outre, il nous faisait écrire librement et corrigeait nos travaux avec d'autant

plus de liberté — d'heureuse liberté — qu'il n'avait pas à nous noter. Il nous enseignait du même coup, sans le savoir, la gratuité, qui est une des bases de la création.

Puis, au Collège Saint-Ignace, il y a eu un jeune jésuite, Jean L'Archevêque, qui nous avait demandé de faire des émissions de radio. Nous avons aussi écrit, à trois, une pièce de théâtre qui durait une heure et demie, puis nous l'avons interprétée. De plus, nous faisons un journal en entier, ce qui veut dire le rédiger, l'imprimer, le distribuer et le vendre (je pense que c'était cinq cents). Enfin, au terme de ce qu'on appelait, à l'époque, les études classiques — en deuxième année de Philosophie — j'ai eu un maître assez extraordinaire, le Père Maurice Vigneault, jésuite. Quant au Père Julien Laperrière, il ne m'a jamais enseigné, mais c'est un de ceux qui m'ont le plus marqué, en me faisant écrire dans le journal du collège. Et il m'a beaucoup rudoyé ; il m'a corrigé de façon presque sadique — dirait-on aujourd'hui — il m'a souvent mis en colère, et il s'arrangeait pour tourner mes colères dans le sens d'un meilleur effort. Cela, c'est la marque d'un maître ! Je me souviens encore, en particulier, d'un texte intitulé « Propos d'un fils de prolétaire », dans lequel j'avais mis beaucoup de moi-même. Mais lui l'avait refusé, en disant : « Cela, c'est de la frime : tu écris pour la galerie. » J'étais hors de moi, mais j'ai refait le texte en entier...

**L.G.** Dois-je comprendre que vous croyez beaucoup au célèbre conseil de Boileau — Despréaux : « Vingt fois sur le métier... » ?

**Jacques Brault.** Oui, vingt fois, trente fois ! mais en gardant, dans un petit coin caché de l'esprit, la conviction qu'il existe une chose qui ne s'enseigne pas, qui ne peut même pas toujours se montrer — encore moins se démontrer — et qui est

essentielle : c'est la grâce, c'est le cœur même de ce que l'on appelle le gratuit, qui ne se mérite pas... Avec la grâce, même en s'y prenant très mal, avec les mauvais principes et je dirais même : les mauvaises techniques, on fait quelque chose d'inouï ! Cela arrive chez les grands écrivains, mais aussi chez de plus modestes, et je n'exclus pas les débutants.

**L.G. Sans être un spécialiste de votre œuvre, je crois me rappeler des propos que vous avez déjà tenus sur Charles Beaudelaire...**

**Jacques Brault.** En effet, ce qui m'avait frappé, en l'étudiant, c'est le caractère souvent un peu lourd et même prosaïque, on pourrait dire quelquefois : maladroit de son vers, en particulier de son alexandrin. Cela ne l'a pas empêché d'avoir des visions fulgurantes. La trouvaille peut tenir, en somme, à peu de chose, à un adjectif...

**L.G. Pour revenir à votre formation littéraire, dois-je comprendre que déjà, à l'époque où vous vous orientiez vers des études universitaires, vous étiez prêt à travailler par vous-même pour devenir écrivain ? Car vous n'avez jamais fréquenté une faculté de Lettres, sauf, peut-être, sur le tard.**

**Jacques Brault.** Oui, c'est juste. Je voulais apprendre à travailler de façon rigoureuse dans le domaine intellectuel. Alors je suis allé en Études médiévales, pas tellement pour le Moyen-Âge lui-même, mais à cause d'un Institut qui fonctionnait bien... Aller en Lettres m'aurait paru un peu ennuyeux ; c'était plutôt mon domaine de liberté. Et par la suite, en effet, je suis allé à quelques cours de Lettres, en particulier en Sorbonne. Et trois fois sur quatre, j'ai été très déçu. J'espérais, par exemple, qu'enfin on me parlerait de la poésie de Villon. C'était peut-être naïf ! Mais il était plutôt question de la langue de Vil-

lon, de sa prosodie, du caractère anecdotique de son œuvre...

**L.G. Un bon nombre de vos textes comportent des passages qui sont ou qui paraissent hermétiques à des degrés divers. Vous avez déjà déclaré à peu près ceci : j'essaie d'exprimer l'inexprimable. Depuis quand éprouvez-vous ce désir ?**

**Jacques Brault.** Eh bien, c'est un désir, depuis toujours ! Je pense que si, au départ, même inconsciemment, on n'est pas appelé par ce désir, on doit plafonner assez vite, ou alors faire une œuvre peut-être très correcte, intéressante du point de vue du métier, mais où on ne risque pas de se perdre. Et à mon

---

**« Je pense que chaque être humain doit faire sa propre synthèse, qui, d'ailleurs, n'est jamais terminée. »**

---

avis, la meilleure façon de se trouver, c'est de se perdre. On se trouve alors ailleurs, changé, peu reconnaissable par rapport aux normes de la vie habituelle, quotidienne. Alors, à quoi bon écrire, si on n'essaie pas d'écrire ce qui n'est pas scriptible ou écrivable ? À quoi bon, justement, exprimer des choses, si on ne tend pas vers l'inexprimable ? À quoi bon donner du visible, si ce n'est pas pour laisser entrevoir — comme tentative, là aussi — ce qui nous semble être de l'ordre de l'invisible ? Et ainsi de suite. C'est peut-être prétentieux, peut-être naïf : ayons cette prétention et cette naïveté, sans quoi nous ne ferons pas grand-chose !

**L.G. Vos jugements à l'égard de vos propres œuvres varient-ils beaucoup avec le passage du temps ?**

**Jacques Brault.** Oh ! Je les oublie, en général. Ce qui m'intéresse, c'est ce que je suis en train de faire ou ce dont je forme le projet. Quant au passé, il peut m'arriver d'y revenir, en vue d'une réédition, par exemple. J'en fais l'expérience actuellement : je dois constituer un livre d'essais avec des textes déjà publiés ici et là depuis un certain nombre d'années. Je trouve assez déprimant de me relire et encore plus déprimant d'essayer de me corriger !

**L.G. Pour appeler les choses par leur nom, comment portez-vous votre destin de vedette pour public averti ?**

**Jacques Brault.** Je ne le porte pas du tout ! Je m'en fous ! Cette idée me fait rire, parce que jamais je n'aurais pensé à ça ! Le mot « vedette » est amusant...

**L.G. Lorsqu'on vous remet un prix littéraire et qu'il y a tout un public pendu à vos lèvres, sans parler du public symboliquement présent — par la voie des médias — demeurez-vous totalement indifférent ?**

**Jacques Brault.** Indifférent ? non, parce que c'est un peu ennuyeux d'être là. En général, dans ces occasions-là, on nous demande de faire une déclaration. Alors, j'écris un petit texte ; c'est une façon de se cacher. Un peu comme s'il pleuvait : je me cacherais derrière mon parapluie. Mon grand souci, la dernière fois, c'est qu'il y avait une batterie de micros, et comme je gesticule même en lisant, j'ai pensé : pourvu que je n'en envoie pas un valser au milieu de la salle !

**L.G. Y a-t-il, en corrélation avec votre production littéraire, une préoccupation d'engagement social ?**

**Jacques Brault.** Oui, toujours, de façon plus ou moins obvie. Dans les années soixante surtout, j'avais à cœur de m'engager — pour prendre ce terme — dans ce que j'écrivais, socialement et politiquement, autour de la question nationale et sur le plan de la langue. Cela dure encore, par les années qui courent, mais de façon moins évidente. Avec le temps, je me suis dit que l'engagement direct, conscient, pouvait être une erreur sur le plan de la création et que, plutôt que d'écrire en Québécois ou pour le Québec, il s'agissait de laisser agir la situation à travers ce qu'on écrit, un point, c'est tout. Et je peux dire que maintenant je n'ai pas de souci socio-politique bien articulé avant d'écrire ni même pendant que j'écris. De ce point de vue-là, je me sens plus libre, plus dégagé, c'est le cas de le dire.

**L.G.** Jacques Brault, vous vous êtes déjà porté avec éclat à la défense de la langue française, et votre écriture demeure essentiellement classique. Croyez-vous que le français, en France même, va continuer à se dégrader à un rythme accéléré ? Nos enfants verront-ils le jour où le Québec ferait bien de se détacher de la France sur le plan linguistique, non parce que le parler québécois aurait cessé d'être du français, mais parce que le modèle français serait devenu trop mauvais ?

**Jacques Brault.** C'est bien possible... D'autant plus que la pensée de la France et sa politique même, sur ce plan-là, comportent colonisation et domination; je ne crois pas que les mots soient trop forts. Autrement dit, la France se prend pour la langue française, ce que je lui conteste. Car la langue française est le fait de ses usagers — Africains, Québécois ou Belges — de ceux qui la pratiquent et qui l'aiment assez pour y consacrer une part de leurs énergies et aussi de leurs espoirs. Par ailleurs, on sait aussi que dans l'attitude française, il y a

beaucoup de concessions à l'américanisme ; disons même, une manie. Ces gens se disent probablement qu'ils sont à l'abri, que la contagion ne les menace pas... Cela, combiné à leur attitude d'hégémonie, peut effectivement être désastreux... si on envisage le pire ! Mais pour faire pendant à mon pessimisme naturel, je suis aussi un homme d'espérance. Je me dis qu'il y aura quelques hurluberlus qui ne se laisseront pas entraîner. Quant au Québec, où le bilan des progrès et des reculs reste à faire, je me demande où nous allons aboutir.

---

**« En suscitant des travaux  
libres, on enseigne la  
gratuité, qui est une des  
bases de la création. »**

---

Enfin, pour élargir la question, il faudrait porter au compte de l'après-guerre, semble-t-il, le fait que le sentiment de la langue — et pas seulement en français — s'est émoussé, en liaison, d'ailleurs, avec celui de la pensée. J'appelle sentiment ce goût de la langue, cet appétit de la pensée qui doivent reposer sur une assise de valeurs, de croyances. Avec la guerre, ses horreurs, les camps, et l'immédiat après-guerre, le procès de Nuremberg, et cætera, l'humanité s'est un peu trahie comme humanité. Et, si l'effondrement ne s'est pas produit, il y a eu dégradation. Et j'ai l'impression qu'actuellement on vit un état de forte défervescence par rapport à la langue et la pensée.

**L.G.** Et cette défervescence toucherait le monde occidental en général ?

**Jacques Brault.** Je dirais que c'est le monde entier. On a souvent écrit

que les idéologies étaient mortes. Je préfère le terme de *valeurs* ou d'*idéaux*. Pensons à l'URSS, à l'Inde, où l'on trouve des signes de désaffection par rapport à l'idéal de Gandhi. Il y a aussi le plan religieux... En Chine, Mao s'est écroulé vraiment en deux, trois ans : c'est invraisemblable ! Au Japon, on a fait le pari de l'économie, de l'industrie à outrance. Je ne saurais dire ce qui va en résulter. Nous nous trouvons peut-être tout simplement dans un creux, qui peut être aussi un creuset où vont se remélanger les ingrédients nécessaires à un nouvel amour et à une nouvelle pratique de la langue. Celle-ci, encore une fois, je ne la dissocie jamais de la pensée.

**L.G.** Dernière question. Vous avez déjà travaillé beaucoup dans les arts visuels. Certaines de vos œuvres ont même été reproduites dans des bouquins, mais je crois que vous n'avez jamais fait de vernissage. Où en êtes-vous aujourd'hui ?

**Jacques Brault.** Ce domaine m'intéresse par son côté silencieux, qui repose du langage et de ses excès ! J'ai continué à produire tout doucement, de façon bien modeste. Et je poursuis des recherches sur le plan technique, en envisageant d'y trouver un nouvel élan et de revenir avec plus de risques, même s'il se fait tard. Mais ce n'est pas demain que je vais faire un vernissage.